

Mémoire du vide de Marcello FOIS

Benvenuti

Synthèse d'André CHATELET

C'est l'histoire romancée de Samuele Stocchino, surnommé "Le Tigre de l'Ogliastra", de sa famille et de Mariangela, fils de paysans, héros de guerre, et meurtrier en série, qui a réellement existé.

[M.Fois. : Il y a beaucoup de traces de son existence et dans le livre j'en cite un certain nombre. Par exemple les messages qu'il écrivait sont réels, le texte est exactement le même et l'écriture, la graphie que je décris est la sienne. Ils se trouvent au musée des carabinieri à Rome. Stochino a été une véritable épine dans le flanc de l'ordre public dans l'Italie proto-fasciste. Donc il fallait absolument l'attraper, ou bien feindre de l'avoir attrapé. Il avait la mise à prix la plus élevée de tous les temps 250.000 liras. En 1926 on pouvait acheter un village entier avec ce montant là.]

C'est aussi une description de la Sardaigne et de ses mœurs, et de l'origine du fascisme.

Enfant par une nuit de pleine lune, on lui refuse un verre d'eau, c'est le point de départ de ses idées de vengeance. A 16 ans, il part pour la Libye où il se découvre un talent pour le maniement de la baïonnette. Puis il participe à la Première Guerre mondiale. Après guerre, il voit que quelques riches propriétaires humilient, volent ou bafouent sa famille et son amour. Toutes ces injustices le font basculer dans la vengeance et dans le crime. Il devient un bandit redouté.

Tout on long de sa vie, depuis son enfance, à plusieurs reprises, on le croit mort.

Superstitions, rêves, cauchemars et légendes s'entremêlent violemment dans un décor majestueux.

On ne sait jamais vraiment qui parle : le narrateur, Samuele, A la description délicate de la beauté des paysages de Sardaigne, des frissons du vent sur la faune et la flore, succède la violence de la guerre et de vengeance et la montée en puissance du fascisme à travers la multiplication des chemises noires mussoliniennes.

Qui mieux que Marcello Fois pour en parler :

[M.Fois. : Samuele en réalité est concentré sur lui-même. Il dit qu'il fait ce qu'il fait pour la famille mais ce n'est pas vrai du tout, le seul moteur est son ego, le reste n'est que prétextes. Mais lorsqu'on est concentré sur soi-même il n'y a pas de solution. La seule solution ce sont les autres. Sans les autres, il n'y aura jamais d'issue positive.]

[M.Fois. : Samuele est quelqu'un qui voyage beaucoup mais qui n'apprend rien de ses voyages. Il est tellement replié sur lui-même qu'il n'a aucune communication avec l'extérieur. Il est l'exact contraire de Saverio Polito (un autresoldat) Ils sont tellement aux antipodes qu'ils se ressemblent. Il s'agit de deux marginaux totalement complémentaires. Et entre les deux on remarque une sorte d'attraction érotique qui s'exprime de façon indirecte. Leur première rencontre coïncide avec la perte de la virginité de Samuele.]

[M.Fois. : Gonario est quelqu'un d'inadapté à son temps. Mais il serait inadapté aussi à notre temps. Il est substantiellement inadapté aux temps très violents, sans pitié. C'est quelqu'un que l'on dépouille de tout, sans problème, quelqu'un de simple qui trouve son bonheur uniquement dans le rapport avec la nature. Il est comme le bétail qu'il garde et il peut survivre uniquement s'il est protégé. C'est une espèce en voie de disparition. Il incarne bien le mythe du « bon sauvage ». Lorsqu'il meurt c'est une perte considérable et surtout inutile car il s'agit de quelqu'un d'absolument inoffensif. En même temps il est conscient de sa

Mémoire du vide de Marcello FOIS

Benvenuti

situation et donc il est éternellement triste et fasciné par son frère.

J'aime beaucoup ce personnage car d'après moi c'est le prototype du Méditerranéen. On pense que nous autres levantins, nous sommes malins et fourbes mais ce n'est pas vrai du tout. C'est un cliché. Notre territoire est habité par des gens totalement désarmés et colonisés qui vivent devant la télévision et veulent seize portables, qui n'ont rien à manger mais veulent le 4x4. Il n'y a rien de malin dans tout ça.]

Passages

P150, en 1917, conversation entre le capitaine Lussu et le Général

- Mais comment se fait-il que ces Sardes ne parlent jamais ?
- Ils parlent, ils parlent, mon Général... mais ils parlent entre eux.
- Mais on ne comprend pas un mot...
- Rien, mon Général, mais se sont de braves gars, vraiment de braves gars. Et d'ailleurs, il n'y a pas que des Sardes, il y a aussi les volontaires...
- Ah, je ne vous le fait pas dire, ceux-là, que des intellectuels... Qu'ils soient sardes ou intellectuels, quoi qu'on en pense, ils parlent de façon incompréhensible...
- Certes, et pensez donc, mon Général, qu'il y a même des Sardes intellectuels ...

P165, en 1918, retour à la maison

Trois mois passent, Samuele est entouré du confort rustique d'une maison pauvre, mais c'est toujours mieux que la tranchée : il trouve extraordinaire la cheminée allumée, ainsi que la soupe de chicorée, ainsi que l'*irmulatta*, le pissenlit rissolé dans le lard, ainsi que la couche avec le matelas de paille compacte.

P 237, vers 1930

Ce qu'ils n'avaient pas compris du tigre, c'est qu'il était en train de batailler avec lui-même. On ne pouvait pas dire à Samuele qu'un pacte avec le gouvernement était intéressant pour tout le monde. La seule chose intéressante pour lui aurait été de pacifier la rage qu'il sentait en lui. Mais cela ne peut pas être expliqué. Aussi sans savoir même comment, il était devenu l'ennemi public. Ou plutôt : on savait très bien « comment », c'était parce que les personnes qu'il menaçait s'étaient cachées derrière la chemise noire et derrière la chemise noire s'était cachée toute l'ordure possible, comme la poussière sous le tapis.

Pxxx La nuit du massacre, la pleine lune, grasse et moite, s'était tenue juchée des heures durant sur le dos des montagnes. Quelques nuages effilochés sur son front faisaient l'effet de cheveux ébouriffés. La lune était restée ainsi, en train de boire l'horizon découpé comme le bord d'une coquille d'oeuf cassée en deux, paresseuse d'une paresse comme la Mort, comme si elle était dans son premier sommeil.

Puis, à un certain moment, elle s'était soulevée, indolente, soufflant contre la terre.

Une lune antique, arquant le dos pour s'étirer dans le silence et commencer son tour en retard, s'était grande ouverte au regard des insomniaques. Elle avait alors commencé à blanchir la campagne en chatouillant les poils phosphorescents des bêtes et en faisant scintiller les brins d'herbe comme des rasoirs. Elle avait traversé les vignes en incisant sur la plaque du ciel un golgotha de plantes crucifiées. Puis

Mémoire du vide de Marcello FOIS

Benvenuti

elle était passée par le village comme si elle y arrivait par hasard, en voyageuse distraite, pour donner une lumière fébrile au rouge des toits. Et elle pénétra dans le mortier des pavés pour en faire de l'argent précieux, et choisit des murs immaculés pour qu'ils le réfléchissent.

Elle illumina les étreintes, oh, comme elle le fit ! Licites et illicites, blessant par de blancs coups de cravache la peau des amants, se glissant dans les fentes des portes fermées, s'insinuant entre les rideaux qui se frôlaient, giclant des claires-voies des volets rapprochés.

Plus loin, là où le terrain est toujours gras de vers de terre, elle fit briller les tombes de marbre comme des miroirs ardents et abattit sur le sol les ombres très noires des cyprès au garde-à-vous le long des allées, pour les faire couler sur les trottoirs. Ah, une lune maudite ! Qui chuchotait des malheurs, la nuit du massacre.

«Mémoire du vide» n'est pas un livre facile, ni prévisible. Il entraîne. Il inquiète. Il déroute.

LITTÉRATURES

Légendes du tigre de Sardaigne

Article paru dans l'édition du 12 Septembre 2008

Marcello Fois et le destin d'un héros devenu bandit

Magique et puissant, *Mémoire du vide*, le nouveau roman de Marcello Fois, entraîne une fois de plus le lecteur au milieu des paysages magnifiques d'une Sardaigne suspendue entre réalité historique et légendes populaires. Un univers traversé par des tensions permanentes où des événements anodins peuvent parfois faire basculer une vie.

La trajectoire de Samuele Stocchino le prouve encore une fois. Ce jeune Sarde, après avoir montré son courage avec l'armée italienne, d'abord en Libye puis dans les tranchées de la première guerre mondiale, devint, une fois rentré sur l'île, un bandit légendaire, auteur de crimes terribles. Surnommé « le tigre de l'Ogliastra », il échappa longtemps aux gendarmes et troubla à plusieurs reprises le sommeil de Mussolini.

Le roman retrace librement son histoire, reconstituant le trajet qui - à la suite d'une horrible spirale d'événements où les hommes apparaissent souvent comme un instrument inconscient du Mal - transforma un héros en monstre craint et respecté. Un échange de chaussures, un verre d'eau refusé, une injustice, des vengeance, des meurtres, une chasse à l'homme, des rumeurs, un amour, d'étranges messages : les épisodes de la vie de Stocchino s'enchaînent. « Il existe beaucoup de versions de l'histoire de Stocchino, mon récit en est un parmi d'autres », explique l'écrivain italien. « Pour cerner un personnage si fuyant, il fallait s'en approcher avec beaucoup d'humilité. La pluralité des perspectives m'a permis de restituer sa complexité, d'entremêler la petite histoire des individus et la grande histoire des peuples. »

En alternant les voix et les points de vue, Fois construit un roman aux accents de tragédie antique, qui exploite une variété de langues et de registres, en retrouvant le rythme du récit oral, depuis toujours enraciné dans la culture sarde. A côté de l'italien, il n'hésite pas à recourir au dialecte sarde. « On utilise les langues que l'on connaît - une, deux, trois - en fonction du projet du livre. Parfois, je fais appel au

Mémoire du vide de Marcello FOIS

Benvenuti

dialecte, mais sans aucune intention de revanche vis-à-vis de la langue italienne. D'ailleurs, je ne comprends pas certains écrivains italiens qui utilisent les dialectes comme des programmes politiques », souligne l'écrivain qui, à ses débuts, s'était fait connaître comme auteur de romans noirs.

Aujourd'hui Fois délaisse volontiers les structures du polar pour croiser les genres et les styles, au nom d'une liberté d'écriture dont il tire le meilleur.

En revanche, son intérêt pour l'histoire, ses ombres et ses secrets traverse depuis toujours son œuvre : « Je vis dans un pays sans mémoire, qui a la présomption de connaître son passé, dit Fois. J'ai toujours peur de la dictature de l'oubli. Les écrivains ont le devoir de transmettre la mémoire, avec leurs moyens et en toute liberté. Les intellectuels et les écrivains ne doivent pas être un club de narcissiques, mais un corps utile à la société. »